

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 25

**Artikel:** Roman : le trésor bleu  
**Autor:** Marrot,Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253011>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

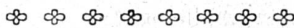
# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

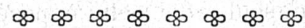
\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISSANT



A PORRENTRU Y



N° 25

Supplément du Dimanche 21 Juin

1903

## LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

— Mignonne, viens causer. Oui, j'ai quelque chose à te dire, mais quand je me serai expliqué, je suis sûr que tu seras de mon avis. J'ai bien fait, je crois, tantôt encore, de répondre comme j'ai répondu à M. Lucien Dechevelle.

Elle ne disait rien.

— Toutes les fois qu'on est venu te demander en mariage et que je t'en ai parlé...

Elle ne respirait plus.

— ... Tu m'as loué de ma réserve, tu ne croyais pas le moment venu et c'est aussi mon opinion. Enfin, il y a des choses que tu ne peux encore savoir et qui t'éclaireront plus tard. Tu ne m'en voudras pas alors, j'en suis certain; car ton père n'a pas toujours été heureux, ma fille. J'ai traversé des luttes bien mauvaises. Mignonne, si tu n'étais pas là pour me consoler un peu, la vie ne me serait plus de rien. Je la quitterais si volontiers! Oh! mais, ne pleure pas, ne pleure pas ainsi!

Elle s'était penchée sur la poitrine de Feuillode et elle éclatait en sanglots.

— Voilà que je fais pleurer ma fille maintenant! Voyons, console-toi; sèche tes pleurs. Qu'as-tu? Mais qu'as-tu donc?

Il la ramena à la maison, il appela Mlle Lacant, il la lui remit entre ses mains, et affolé, désertant la maison, il sortit et se dirigea vers les grands boulevards pour voir des amis, s'étourdir.

Mlle Lacant n'ignorait pas la situation de Feuillode et toujours, comme Feuillode lui-même, elle écartait de l'esprit de Claire ce qui eût pu l'en instruire.

Très circonspecte, l'excellente institutrice ne cherchait point à pénétrer les affaires de la famille. Elle comprit cependant ce qui venait de se passer se rapportait à quelque demande en mariage repoussée, et celle-là contre le gré de Mlle Feuillode; elle n'approfondit pas, elle consola Claire de son mieux.

Elle, cependant, n'avait pas compris toutes les paroles de son père; elle ne saisit d'abord qu'une chose: M. Lucien Dechevelle était éconduit comme elle le craignait.

Tout le reste lui échappait, car elle était loin de penser quoi que ce fût qui eût fait autrefois le déshonneur de son nom. Ce refus opposé à Lucien suffisait à motiver son chagrin, la première grosse peine de sa vie, et à exciter ses pleurs.

Lucien était rentré chez lui. Les paroles de Feuillode bourdonnaient encore à ses oreilles, les derniers mots, surtout:

— Ma fille ne se mariera que lorsqu'un honnête homme pourra l'épouser sans avoir à rougir de moi.

Dans un premier mouvement, bien humain, Lucien trouva cette déclaration cruelle pour Claire, de la part de M. Feuillode. Il y voyait un égoïsme féroce. L'artiste enveloppait ainsi son enfant dans son malheur à lui et cela paraissait odieux à Lucien... Et pourtant, à qui revenait la faute? A qui le crime? Et qui maintenant encore en était le com'ice? N'était-ce pas lui, Lucien Dechevelle, qui pouvait parler et se taisait?

Un mot de lui et Feuillode redevenait innocent pour tous et Claire n'avait plus au front l'ombre de la tache paternelle.

Mais quoi! Dénoncer son père! Lucien le pouvait-il? Il tuait sa mère; car, frêle comme elle était, elle mourrait sûrement de cette honte. Il repoussait toutes ces idées avec horreur et dans l'étau de cette alternative, son cœur cruellement comprimé s'éteignait comme privé de sang. A de certains moments, Lucien désirait mourir.

IX

Cependant Claire ne pouvait pénétrer les motifs de l'étrange conduite de son père. Il était riche, célèbre;

elle ne croyait avoir aucune raison pour être dédaignée ou délaissée. Pourquoi faisait-il la solitude autour d'elle ?

Comme son esprit travaillait toujours, une imprudence, un mot devant elle faillit l'éclairer. C'était chez Mme Decroyes ; Claire saisit un lambeau de conversation entre des personnes qui parlaient d'elle, évidemment avec bienveillance ; mais leur intention bienveillante semblait un peu mêlée de pitié.

Le jour ne se fit point dans son esprit ; elle eût pu rapprocher des indices ; la tristesse habituelle de Feuillode, les discrétions exagérées de Mlle Lacant et ces paroles abandonnées qu'avait laissées échapper Feuillode, le soir même du jour où Lucien était éconduit, eussent dû lui donner quelque perception du malheur qui pesait sur son père et sur elle par contre-coup ; elle eût enfin appris pourquoi elle ne se mariait pas. Mais pouvait-elle admettre un seul moment que son père eût un déshonneur dans sa vie ? Puis Claire n'était occupée que d'un seul refus, celui opposé à Lucien Dechevreille ; son cœur en était trop frappé pour qu'elle généralisât longtemps les causes de sa situation.

Bientôt, Claire cessa d'aller voir ses amies, elle n'assista plus à aucune réunion, elle se cloitra pour ainsi dire dans le petit hôtel de l'avenue de Villiers.

Feuillode, qui voyait sa fille de plus en plus attristée, se demandait avec anxiété si elle avait enfin appris... Il se méprenait sur la cause de sa bouderie et de sa peine et il croyait que la tristesse de sa fille se rapportait à ce qui faisait la sienne propre. Claire restait fermée aux avances et aux cajoleries paternelles et Feuillode se demandait avec effroi si une explication ne deviendrait pas nécessaire.

Comment l'aborder ? Comment révéler à Claire ce secret pesant ? Il la voyait languir dans un persistant malaise, et il commençait à craindre pour la santé de sa fille.

— Mais enfin, pourquoi me fuit-on ? demandait Claire un jour à Mlle Lacant, dans un moment d'épanchement douloureux.

Cette question signifiait simplement :

— Pourquoi mon père a-t-il écarté M. Lucien Dechevreille comme les autres ?

Claire n'avait que cette pensée qu'elle roulait toujours en son esprit ; mais Mlle Lacant qui craignait perpétuellement de voir la triste vérité se découvrir à Claire, donna à ces paroles l'interprétation que Feuillode leur aurait lui-même donnée ; elle fit part au père de ses craintes ; Feuillode ne douta plus.

— Ma fille me soupçonne ! Ma fille sait peut-être... Mon Dieu !

Il résolut d'aller au-devant ; la confession serait pénible — si pénible que sa fille pardonnerait...

Confession ! Pardon ! Était-ce là des mots qui auraient dû s'appliquer à la cruelle circonstance ? Il n'y en avait pas d'autres, cependant ; Feuillode espérait que sa franchise, l'énergie de sa protestation, serait comprise et que Claire considérerait la condamnation comme ce qu'elle était réellement, un malheur immérité.

Tant que Feuillode avait pu croire la tristesse de sa fille inspirée par un vague caprice du cœur pour M. Lucien Dechevreille, il ne s'était pas trop ému. Cela passe, songeait-il.

— Évidemment, aujourd'hui, ce n'est pas cela, et c'est à cause de moi qu'elle pleure et se voit malheureuse !

Mais la confiance était si lourde ! Feuillode remettait de jour en jour à exécuter sa résolution.

Enfin, une après-midi, il appela Claire dans son cabinet.

Elle vint, lente, les yeux un peu rougis ; l'artiste de son côté avait un visage las, battu par l'insomnie, et les traits tirés.

Il ne savait par quelles paroles ouvrir l'entretien. Il eût voulu que Claire, le devinant, se jetât dans ses bras ; il se fût expliqué alors au gré de l'émotion commune, le cœur débordant.

Mais Claire semblait au contraire affecter une réserve, et ses regards rencontrant ceux de Feuillode étaient pleins de reproches.

— Assieds-toi, Claire.

Lorsqu'elle fut assise :

— Pourquoi es-tu si triste depuis quelque temps, ma fille ? As-tu quelque chose contre moi ?

Elle ne répondit rien. Le malheureux, devant ce silence accusateur, répéta mollement :

— Qu'as-tu contre moi ? T'ai-je donné des sujets de plainte ?

Puis s'animant :

— Si tu savais comme je t'aime ! Deux fois plus que les autres pères n'aiment leur enfant... Tu as perdu ta mère quand tu étais toute petite... Aussi mes soins ont été doubles... Je n'ai que toi au monde, mignonne. Alors il serait mauvais de m'en vouloir si par hasard...

Elle avait baissé les yeux, mais ne répondait mot ; son attitude passive ne faisait qu'accroître l'embarras de Feuillode.

— On est méchant parfois, Claire, il y a des jaloux, des envieux, qui ne peuvent voir ma fortune et mes succès sans essayer de me noircir. Si tu avais entendu par hasard de mauvaises paroles sur ton père, il faudrait ne point me les cacher, parce que... Enfin, parle !

(A suivre)

Paul MARROT.

## NOUVELLES A LA MAIN

A la chambrée :

— Chouette, dit un jeune soldat qui achève de lire un fragment de journal, il paraît qu'on va essayer de nous nourrir avec du sucre.

Un ancien, levant les épaules :

— Pauvre bleu, va ! ça n'empêchera pas l'adjudant de te... saler !

Une nouvelle épidémie.

Crétinot est en visite chez une dame qui lui dit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais les confitures que j'ai faites l'an dernier ne sont pas mangeables ; mes enfants n'en veulent pas.

Et le doux gâteau :

— Encore une maladie de pots !

Dans un pensionnat de jeunes filles.

Le professeur, faisant sa leçon sur le style épistolaire, dit :

— Le grand art, mesdemoiselles, est d'écrire comme on parle.

— Alors, monsieur, interrompt une élève, quand on parle du nez ?